

QUELLE THEORIE POUR L'ARCHITECTURE ? DE L'AUTONOMIE A LA MEDIATION

Sylvain Marbehant

Ingénieur civil architecte

Doctorant en art de Bâtir et Urbanisme, service BATir, Building, Architecture & Town Planning, Faculté des Sciences Appliquées, Université Libre de Bruxelles

Avenue Buyl, 87, CP 194/02

B-1050 Bruxelles

GSM : 0032(0)494590796

Mail : smarbeha@ulb.ac.be

RÉSUMÉ

L'architecture, au travers de sa pensée et de sa pratique, concentre de nombreux contenus théoriques différents. Sa "théorie" répond à différentes finalités ou prendra de différentes formes selon les sujets qui la déploieront (historiens, praticiens, enseignants...) et selon les objets qu'elle visera (l'œuvre construite, la pratique, le discours...). Cette multiplicité de statuts pose historiquement problème. Si on questionne l'architecture par le biais de sa conception, on peut éclairer sa complexité. On peut spécifier la conception architecturale comme l'articulation complexe de trois espaces : un espace réel, un espace virtuel et un espace médian. Un repli de la connaissance architecturale sur l'un de ces trois espaces peut mener à des conceptions réductrices de l'architecture (doctrinaires, utopiques ou morphologiques). À l'inverse, on peut dépasser ces dévoiements en réintroduisant les qualités d'articulation et de médiation de la connaissance architecturale.

Mots clés : connaissance architecturale, conception architecturale, Autonomie, médiation

Within its thinking and its practice, architecture includes a lot of different theoretical contents. Depending on the subjects that use it (historians, practitioners, teachers...) or depending on the objects pointed, Architectural "theory" embodies different ends and forms. Questioning architecture through its design process clarifies its complexity. Architectural design can be described by the complex and dynamic connection of three spaces: a real space, a virtual space and a median space. A withdrawal of architectural knowledge towards one of those three spaces can lead to reductive visions of architecture like doctrines, utopias or morphological emphasis. Instead, we can relocate the role of architectural knowledge within the process of design and recognize its qualities of mediation and relation.

Keywords: Architectural knowledge, Architectural design, Autonomy, mediation

QUELLE THEORIE POUR L'ARCHITECTURE ? DE L'AUTONOMIE A LA MEDIATION

De nos jours, toute entreprise de questionnement épistémologique dans le domaine de l'architecture se heurte à des difficultés croissantes. Alors que la production de l'environnement construit rassemble toujours plus de compétences et d'acteurs, tout effort dans les domaines théoriques reste souvent associé à une approche passiviste. L'époque postmoderne en architecture a connu les derniers défenseurs de la théorie. Or ces années sont souvent présentées comme une période de crise pour le monde de l'architecture, ce qui rendit ces travaux théoriques inefficaces, ou permit leur dévoiement par des forces extérieures à l'architecture.

Parmi les penseurs de la multidisciplinarité et du monde contemporain, Michel Foucault soulignait, bien après "*Des Mots et Des Choses*" que cette postmodernité n'avait constitué en rien un "effondrement des savoirs". Il préférerait associer cette période de flou généralisé dans le milieu des connaissances à un ensemble de "transformations" et d'hybridations entre les trois champs du savoir¹, toute connaissance à venir n'étant qu'une reformulation de connaissances précédentes. Le désenchantement généralisé actuel à l'égard de la théorie architecturale est justifiée mais, comme l'évoque Chris Younès, "(...) l'architecture n'a pas besoin qu'on la détermine pour produire des architectures. Cependant, dans le domaine des affaires humaines (on le connaît depuis le Socrate de Platon), concernant les activités essentielles, les pratiques politiques en particulier, l'incertitude qui se dissimule sous l'absence de tout questionnement ne va pas sans conséquences funestes²."

Ce texte propose un bref examen de quelques acceptations répandues de la connaissance architecturale. Il s'agit de mettre en lumière quelques limites posées inévitablement par ce domaine de l'architecture à la connaissance : Par ses multiples dimensions et le statut de multi-objet de l'architecture d'abord, par la difficile objectivité qu'on peut construire à son égard ensuite. Aussi toute entreprise de théorisation s'accompagne du risque de l'idéologie, unanimement combattue au XXe siècle. La notion "d'autonomie", voie empruntée pour la redécouverte des moyens fondamentaux de l'architecture, s'est avéré un cul de sac à dévoiements idéologiques. Par raccourci, on peut associer ces dévoiements à une conception inappropriée de la connaissance architecturale. On essaiera de substituer à la connaissance d'une architecture comme "objet", la connaissance d'une architecture comme "projet", substitution nécessaire pour introduire l'idée d'une connaissance architecturale aux qualités de médiation.

THÉORIE OU THÉORIES

On peut imaginer que par la nature complexe de ce qu'elle traite, la connaissance architecturale ne peut remplir l'ensemble des conditions d'appartenance au savoir scientifique³. L'ampleur du domaine de l'architecture étant largement reconnue, les auteurs des traités principaux d'architecture préfèrent le plus couramment énoncer le terme "théorie" au pluriel, refusant par cela de lui donner de qualité généralisatrice. Historiquement, à chaque "théorie" correspond souvent une visée particulière.

¹ Dans "*Les Mots et Les Choses*", Michel Foucault expliquait "l'épistémè moderne" par le croisement de trois dimensions : celle des sciences mathématiques et physiques, celle des sciences et celle de la réflexion philosophique. Plus tard, dans une interview intitulée "Structuralisme et Poststructuralisme", Michel Foucault annonçait ainsi : "Pour moi, aucune forme de rationalité n'est la raison. Donc, je ne vois pas pour quelle raison on pourrait dire que les formes de rationalités qui ont été dominantes dans les trois secteurs (les sciences mathématiques, les sciences du vivant et les sciences philosophiques) dont je parle sont toutes en train de s'effondrer et de disparaître ; je ne vois pas de disparitions comme celles-là. Je vois de multiples transformations, mais je ne vois pas pourquoi appeler cette transformation un effondrement de la raison ; d'autres formes de rationalités se créent sans cesse ; donc, il n'y a aucun sens sous la proposition selon laquelle la raison est un long récit qui est maintenant terminé, avec un autre récit qui commence." (Foucault 2001), p. 1267. On peut suite à cela substituer l'idée de continuité entre savoirs à l'idée de rupture entre savoirs.

² (Goetz, Madec, et Younès 2009), p. 34

³ Dans l'approche scientifique courante, un domaine de pratiques peut prétendre au statut de discipline s'il lui correspond une théorie. On peut la définir génériquement par ceci : elle est une "Construction intellectuelle, hypothétique et synthétique, organisée en système et vérifiée par un protocole expérimental." (Dictionnaire Trésor de la Langue Française) la "théorie" à construire pour la discipline architecturale doit alors trouver ses particularités vis à vis de cette définition "dure".

Conscients de la révolution à mener à l'époque, certains architectes du mouvement moderne, par exemple, réduisaient le problème architectural à quelques préceptes⁴. Alors que d'autres préféraient une définition plus large, allant même jusqu'à nommer certaines implantations humaines archaïques "architectures sans architectes"⁵. De la définition opératoire moderne la plus restreinte à l'acceptation la plus large, on peut imaginer alors le vaste panel des statuts possibles pour la connaissance architecturale.

RETOUR À VITRUVÉ PAR ALBERTI

Par un petit détour historique, Bernard Huet identifie chez Alberti le premier état de "l'Art, des sciences et des techniques de la construction, de la restauration et de l'aménagement des édifices." Rétablissant l'influence de l'ouvrage inaugurateur de Vitruve intitulé "*De Architectura*", Alberti modernise un texte remplissant à l'origine le rôle de traité pratique, de théorie du faire. Vitruve situait l'architecture au croisement de trois finalités et les discutait via une série de concepts traduisant l'idée générale de totalité. "En toutes sortes d'édifices il faut prendre garde que la solidité (*firmitas*), l'utilité (*utilitas*) et la beauté (*venustas*) s'y rencontrent⁶." Par cela, Vitruve précisait trois registres de problèmes posés à tout bâtisseur par la construction d'un édifice.

Avec plus de distance, David Smith Capon reconstruit au travers de l'histoire de l'architecture la généalogie et la transmission de ces premières catégories. Après avoir raffiné le classement de Vitruve, il précise trois catégories principales - la forme, la fonction et la signification - et trois catégories secondaires - la technique, le contexte et la volonté. Pour Capon, cette taxinomie se complète dès l'origine d'une série de concepts qui permettent d'opérer avec cette taxinomie fondamentale. Les catégories organisent les savoirs de l'architecture, les concepts permettent de les articuler. Parmi ces concepts, Alberti insistait notamment sur le rapport qui doit s'établir entre la théorie (qu'il est occupé à énoncer et qu'il nomme "*linéaments*") et la pratique qui traite avec la matière brute de l'architecture. Ce rapport à peine suggéré dans l'ouvrage du Bâtitteur romain qu'était Vitruve, est appuyé par le concept « d'harmonie » entre catégories. (fig. 1)

En plus de l'harmonie devant animer toute conception architecturale, Capon associe une accentuation propre à chaque catégorie leur donnant une finalité propre⁷. L'architecture devrait "à la fois" traduire l'impartialité de la forme - son authenticité-, l'efficacité de la fonction - sa justesse, l'intégrité de la signification - permise par la constitution d'une totalité, les obligations de la construction - et l'oubli de vouloir s'en affranchir, le respect du contexte - définissant un cadre respectable de travail - et la motivation de l'esprit - assurant une réponse raisonnée⁸. Or, l'emphase simultanée et harmonieuse de chaque catégorie ne correspond que très rarement à la complexité architecturale. Une architecture rassemblant ces six qualités paraît alors insoutenable quand on connaît les aléas de la pratique architecturale.

⁴ L'architecture moderne se fonda ainsi souvent sur des préceptes illustres comme le "form follows function" de Louis Sullivan ou le "Less is More" de Mies van der Rohe.

⁵ (Rudofsky 1969)

⁶ (Goetz, Madec, et Younès 2009), p. 74

⁷ (Capon 1999), p. 10

⁸ (Capon 1999), p. 189-191

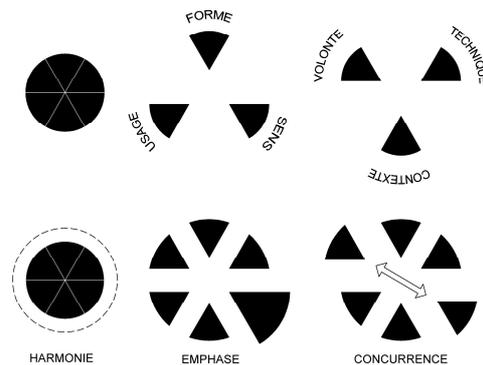


Figure 1: Six catégories à assumer comme dilemme insolvable pour l'architecte. Valeurs unitaires, valeurs subordonnées ou valeurs concurrentielles.

Tom Spector, dans un ouvrage consacré aux contenus éthiques et moraux de l'architecture évoque deux postures alternatives à "l'harmonie" ou "difficile totalité"⁹ : la subordination ou emphase et le compromis ou concurrence entre valeurs conflictuelles¹⁰. Face aux contradictions liées à tout projet architectural on peut d'abord subordonner une série de catégories à une autre qui leur est concurrente. Le fonctionnalisme, sur lequel on reviendra par la suite, subordonnait ainsi la forme à la fonctionnalité. Par contre, l'expressionnisme qui lui était contemporain subordonnait les dimensions techniques et fonctionnelles à l'effet esthétique. Ensuite, on peut exploiter le compromis en travaillant plusieurs catégories simultanément et leur concurrence. Le "plan libre" chez Le Corbusier est un exemple connu dans l'architecture moderne. La technique et la forme s'opposant à la liberté de l'usage.

Les premières définitions données à l'architecture posent donc en elle-même une série d'obstacles. Une architecture « harmonieuse » était certes aisément concevable aux siècles passés mais plus dorénavant. Comme l'évoque Tom Spector, Il apparaît que les bouleversements induits par la modernité n'ont pas empêché l'énoncé de concepts théoriques originaux. L'architecture, même en crise, reste le lieu d'une production de connaissance, mais au prix de reformulations complexes et permanentes.

DES "CHAMPS" DE LA DISCIPLINE : QUELS SUJETS ?

En plus du découpage que l'on peut faire de l'objet architectural, celui en catégories notamment, on peut aussi souligner un autre type de multiplicité, lié cette fois aux sujets intervenants dans l'élaboration de tout projet d'architecture. La connaissance permet depuis toujours d'établir un pont entre sujet connaissant et objet connaissable. Le premier objet était la nature, la physique était sa connaissance ; le premier sujet était l'homme, la philosophie était son outil de connaissance. Depuis la question de la subjectivité s'est régulièrement posée¹¹. Qu'est ce qui encombre alors chaque énoncé théorique à vocation objective autour de l'architecture ?

Dans un ouvrage laborieux mais utile, Stéphane Hanrot propose une série de taxinomies propre à la discipline de l'architecture. Elle se compose pour lui de la superposition de plusieurs champs aux spécificités propres qu'il énumère au nombre minimum de cinq : "un thème – objet ou phénomène – une ou plusieurs activités (savoir-faire, pratique, recherche,...), un savoir ou une branche de

⁹ (Venturi 1977)

¹⁰ (Spector 2005), p. 37-38

¹¹ La pensée moderne et son dépassement a par exemple mobilisé de nombreux courants et savoirs construits notamment autour de cette question fondamentale. Bruno Latour présente un cheminement de la pensée du sujet en enchainant la pensée critique d'Emmanuel Kant, la dialectique de Husserl, la phénoménologie de Hegel à Heidegger, la pensée postmoderne et poststructuraliste et enfin le constructivisme dont il est lui-même un des acteurs les plus influents. Par ailleurs, ce constructivisme défend l'hypothèse que toute connaissance est élaborée à des fins précises et est liée à son contexte matériel, cognitif et social d'élaboration. La connaissance architecturale répond bien sûr à cette hypothèse selon l'acteur du projet qui la mobilise.

connaissance et un enseignement¹²." L'existence de chaque champ nécessite l'existence d'acteurs développant chacun une approche singulière de l'architecture. L'architecture apparaîtra par exemple comme un système à comprendre pour le théoricien, comme un système à concrétiser pour le praticien ou au travers de principes à transmettre pour l'enseignant. A chaque visée de l'architecture, par le praticien, le théoricien ou l'enseignant correspond donc un intérêt chaque fois différent mais construits autour du même objet commun qui resterait l'architecture ; la nuance entre ces visées ne tenant pas à l'architecture mais à "ce que l'on veut en faire".

AUTONOMIE : LA THÉORIE FACE À ELLE-MÊME

Le statut de la connaissance architecturale poserait donc un double problème de pertinence : un premier lié à ses finalités concurrentes (le dilemme des catégories), un second lié à la part de subjectivité qu'elle véhicule selon le champ de l'architecture pour laquelle elle est mobilisée. Au cours du XXe siècle, ce double obstacle à la connaissance a de nombreuses fois contribué à transformer connaissance architecturale en idéologie architecturale. La tentative la plus célèbre de développement et défense de la connaissance architecturale dans ces années de résistance aux discours modernes, fut celui de "*l'autonomie*". On peut compter deux sources à ces développements : d'abord une crise des principes moteurs de l'architecture, ensuite une crise de la légitimité de la science moderne en général. La rencontre de ces deux sources donna un nouveau souffle aux questionnements théoriques et inaugura, à contrario, de nombreuses approches réductrices par la suite.

Intuitivement, on associe à l'autonomie en architecture l'idée d'une architecture désancrée, composée sans respect des contingences locales. L'autonomie défendue par de nombreux théoriciens influents au XXe siècle traduit non pas cette autonomie des édifices, mais l'autonomie de la pratique architecturale, c'est-à-dire une pratique voulant exploiter ses spécificités et ses moyens propres face aux contingences extérieures de plus en plus diverses et contradictoires¹³. A l'origine, la défense de l'autonomie disciplinaire est une tentative parmi d'autres d'échapper aux idéologies en architecture en dotant la pratique de principes propres empêchant son appropriation à des fins non légitimes. Pourtant l'autonomie est une approche paradoxale pour l'architecture qui est par excellence un art de la contingence. Trois théoriciens et historiens ont défendu cette difficile posture : Emil Kaufman, Colin Rowe et Manfredo Tafuri.

Emil Kaufman est le premier auteur à présenter l'autonomie comme une notion centrale au développement de l'architecture moderne, et cela "*de Ledoux à Le Corbusier*". Inaugurant ses recherches par l'architecture révolutionnaire du Français Claude-Louis Nicolas Ledoux, il identifie dans cette œuvre une suite de déplacements formels et stylistiques qu'il associe à une "mise à jour" de l'architecture avec "l'air du temps". Seulement, pour lui, cette mise à jour doit être permise par l'architecture pré moderne elle-même, c'est-à-dire par ses lois intérieures. Il explique : "le nouveau principe d'autonomie n'admet pas que des formes architecturales soient déterminées par des lois étrangères, extérieures à l'architecture. L'habitabilité est maintenant considérée comme plus importante que la représentation. L'époque cherche et trouve la légitimation de ses idées dans la nature elle-même¹⁴."

Au travers de cette définition de l'architecture autonome par Emil Kauffman¹⁵, on peut donner une formulation précoce du fonctionnalisme, doctrine du mouvement moderne par excellence. À la période d'après-guerre la plupart des avant-gardes modernes, Ludwig Mies van der Rohe et Walter Gropius entre autres, migrèrent aux États-Unis. Le contexte d'abondance de l'après-guerre permit aux quelques architectes européens influents de donner une forme canonique et presque classique à l'architecture moderne. Ce que Philip Johnson et Henry-Russel Hitchcock nomment le "Style

¹² (Hanrot 2003), p. 48

¹³ La nature contradictoire de ces contingences apparaît le plus emblématiquement à la postmodernité au travers de valeurs telles que le pluralisme.

¹⁴ (Kaufman 1981), p. 70

¹⁵ Cfr supra.

International" est ce passage de la doctrine fonctionnaliste en style consacré quand il est devenu "unifié et global"¹⁶.

Une deuxième trace de la notion d'autonomie se trouve chez Colin Rowe. Dans son introduction au catalogue de l'exposition du Modern Art de 1971 intitulé "Five Architects", Colin Rowe expose sous forme de questions une série de principes qui introduisent son idée de l'autonomie pour l'architecture¹⁷. L'idée majeure qu'il défend est la nécessité de développer à nouveau un langage formel, non plus sous-tendu par l'exigence de la fonction ou par les codes définis par l'esprit du temps, mais véhiculant une série de significations reconnues afin de rendre à l'architecture son caractère "populaire intelligible et profond." En plus de cette posture typique de l'architecture postmoderniste, Colin Rowe insiste sur la nécessité de rendre à l'architecte sa fonction créatrice et critique, ou autrement sa libre volonté face aux circonstances croissantes de la conception.

Les quelques architectes New-Yorkais qui étaient alors exposés présentaient des pratiques convergentes. Le commentaire de Colin Rowe présente leur usage commun de canons stylistiques du modernisme en architecture, recomposés selon les cas à des fins de parodie ou de recherche de significations cachées. Leur problématique commune était le langage architectural défendu par Rowe comme "aussi important que la fonction". Parmi les cinq protagonistes de l'exposition, Peter Eisenman se distingua par son activité de théoricien intégrant la philosophie de la déconstruction et plus généralement la philosophie continentale poststructuraliste. Dans une série de projets théoriques, il souhaitait identifier les "structures formelles" élémentaires de l'architecture moderne. Développant à cet égard une véritable grammaire de la forme architecturale, ses principes de composition (et de "décomposition") s'épuisèrent toutefois relativement vite. Après son projet pour la place du Cannaregio à Venise, Peter Eisenman commence à intégrer des données contextuelles dans ses recherches formelles, la seule autoréférence à un langage moderne abstrait ne suffisant plus. Cette approche devant mettre en scène la complexité du réel, ne s'est par contre jamais véritablement concrétisée. Les quelques édifices qu'il conçut par la suite étaient souvent réduits à de complexes schémas, chaque contingence locale étant elle-même envisagée comme élément de pur langage.

Alors que Colin Rowe inaugure le volet enthousiaste de la postmodernité, les écrits de Manfredo Tafuri préfigurent un désenchantement radical envers l'œuvre architecturale. Dans "la Sphère et le Labyrinthe", Manfredo Tafuri interroge la généalogie des architectures d'avant-garde depuis Piranesi. Il établit par cet examen les incompatibilités successives entre les discours utopiques sur l'architecture, le ferment de ces utopies et leurs influences réelles.

Pour Tafuri, le tort n'est toutefois pas imputable aux architectes, mais aux circonstances historiques de leur pratique. Pour le cas de l'architecture moderne, il explique par exemple que le développement de principes constructifs standardisés et l'esthétique qui allait de pair étaient d'une certaine manière, deux réponses aux réalités marchandes de l'époque. Par cela, l'architecture, se construisant par et pour une société capitaliste, "reproduit les structures de cette société au travers de sa logique et de ses

¹⁶ (Hitchcock et Philip Johnson 2001), p. 28

¹⁷ Colin Rowe cité par Jon Ochman:

- "Is it necessary that architecture should be simply a logical derivative from functional and technological facts; and, indeed can it ever be this?"

- Is it necessary that a series of buildings should imply a vision of a new and better world; and, if this is so(or even if it is not) then how frequently can a significant vision of a new and better world be propounded ?

- Is the architect simply a victim of circumstance? And should he be? Or may he be allowed to cultivate his own free will? And are not culture and civilization the products of the imposition of will?

- What is the Zeitgeist; and if this is a critical fiction, may the architect act contrariwise to its alleged dictates?

- How permissible is it to make use of precedent and, therefore, how legitimate is the argument that the repetition of a form is a destruction of authenticity?

- Can an architecture which professes an objective of continuous experiment ever become congruous with the idea of an architecture which is to be popular, intelligible and profound?" (Ockman 1998), p. 454

formes propres¹⁸." Ayant identifié cette condition du langage moderne de l'architecture, Manfredo Tafuri plaide de manière désenchantée et radicale pour une "destruction" de ce langage, support impossible d'une quelconque signification authentique. Et sous réserve qu'il reste des voies politiques pour l'architecture, Manfredo Tafuri insiste sur la seule voie qu'il estime pertinente pour la critique architecturale : celle de la théorie.

Parmi les praticiens que Tafuri a beaucoup influencés, Aldo Rossi défend également l'idée de l'autonomie architecturale. Il l'associe à la pérennité des significations associées aux édifices, pérennité liée à la stabilité de certaines formes architecturales fondamentales dans le temps. La ville, par exemple, est associée chez lui à ses monuments, son relief... qui sont autant de repères signifiants permettant la stabilité de sa lecture. Le concept opératoire associé à cette idée de permanence est le "type" architectural, forme synthétique de l'architecture que l'on peut décrire comme une « référence essentielle basée sur l'analyse des mondes de l'architecture et du design urbain¹⁹ ». Cependant, la seule permanence des types ne suffit pas à la qualité architecturale qu'ils devraient instaurer. Dans sa célèbre mise en œuvre de la méthode typologique à Gallarate, Aldo Rossi semble par exemple oublier un certain réalisme. Ce projet délivrant à ses résidents, non pas des lieux habitables, mais une architecture manifeste et dés historicisée de ce que pouvait être l'habitat.



Figure 2: Ludwig Mies van der Rohe à New York : emphase de la fonction, de l'usage. Peter Eisenman et la maison II: emphase de la forme. Aldo Rossi à Gallarate : emphase de la signification.

De Kauffman à Tafuri, l'appel à l'autonomie était fait pour conforter les moyens de l'architecture, pour contrer les dévoiements idéologiques dans le monde de l'architecture. Or, la théorie fondée au sein de ces approches fut abondamment appropriée à des fins de projets et naturellement érodée par ces fins. On peut imaginer que le caractère doctrinal qu'elles ont fini par prendre a été une voie vers de nouvelles idéologies. L'emphase de la fonction chez Emil Kaufman trouve un écho idéologique dans le fonctionnalisme strict prôné par les adeptes du "Style International", l'emphase de la forme chez Colin Rowe s'arrêta dans les gesticulations abstraites de l'architecture "déconstructiviste" de Peter Eisenman, l'emphase de la signification, corollaire du scepticisme inhérent au projet théorique de Manfredo Tafuri, se concrétisa en architectes exorcisées de toute trace d'usage quotidien.

DE L'OBJET AU PROJET

On peut argumenter la nature idéologique qu'ont fini par prendre les concepts théoriques construits sous le projet de l'autonomie à une compréhension univoque de l'architecture chez leurs lecteurs²⁰. La défense de la forme architecturale par Colin Rowe, de son sens pérenne par Manfredo Tafuri ou de sa

¹⁸ La seule condition de l'architecture moderne était, pour Tafuri, l'intégration des principes du capitalisme au sein de ses moyens disciplinaires propres. À l'inverse si l'architecture développait des principes "résistants" elle se retrouvait "dans le boudoir". (Hays 1998), p. xiv

¹⁹ (Morales 1996), p. 76

²⁰ Bien qu'il existe évidemment d'autres sources aux idéologies.

relation directe à la fonction par Emil Kauffman peuvent en effet correspondre dans leur concrétisation à une compréhension de l'architecture comme "objet" fini dans le réel. Une définition en tant "qu'objet" pose, on l'a vu, une série de problème : par la multidimensionalité de l'architecture d'abord, et par la difficile objectivité que l'on peut atteindre à son égard. Définir l'architecture par ses catégories, ses finalités ne permet pas d'intégrer les aléas et contradictions posés au sein de la conception, de l'élaboration du "projet" architectural.

Cette compréhension de l'architecture comme "projet" est l'aboutissement d'un réveil théorique initié dès les années 50 dans le domaine des "sciences de la conception". La nouveauté introduite par Herbert Simon tient à la distinction entre connaissance substantive et connaissance procédurale²¹. Pour le projet architectural, la première, définie souvent *à priori*, rassemble les différents modèles et finalités connues pour le projet. La seconde rassemble l'ensemble des heuristiques développées spécifiquement dans chaque projet. Les premières servant de guides stables, autant dans l'environnement naturel que dans l'environnement social, les secondes, de moyens permettant de viser ces guides (l'analyse, la synthèse, l'évaluation, la créativité...) ²².

Philippe Boudon a popularisé pour l'architecture quelques notions inspirées des sciences de la conception. Dans le corpus développé pour son "*architecturologie*", il propose une modélisation tripartite du projet architectural inspirée de la sémiotique (fig. 3). Outre la distinction entre espace pensé et espace réel qui fait échos à la distinction d'Alberti entre linéaments et matière, On peut retenir du travail de Philippe Boudon, l'existence de relations (k) permettant d'articuler – ou "d'embrayer" - espace réel (i) et espace pensé (j)²³. Dans les sciences de la conception, la reconnaissance des connaissances procédurales exprime les dynamiques inhérentes à ces relations. Cette « construction » permet une vision complète et dynamique de l'espace architectural par le rassemblement d'une vision empirique et d'une vision abstraite tout en permettant une série de relations internes. Pour le cas de l'architecture, l'ensemble de ces relations, que l'on associe ici au terme "d'espace médian", rassemble l'ensemble des filtres instaurant une distance entre espace pensé et espace réel. Parmi ces filtres, ceux de la construction ou de la représentation sont souvent cités. Naturellement cet espace intermédiaire véhicule avec lui toute les incertitudes liées à ces filtres ; floutant la distinction entre les parts subjectives et objectives de l'architecture.

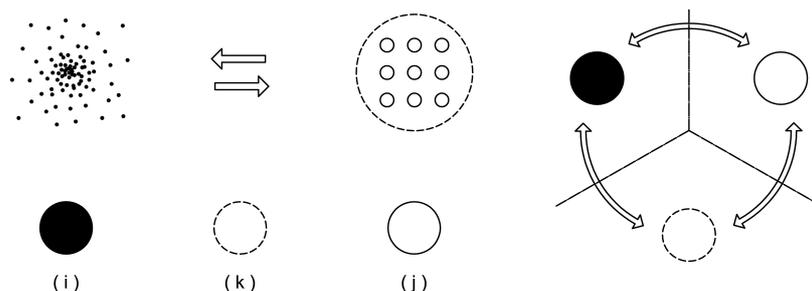


Figure 3: Trois espaces, de l'objet architectural au projet architectural.

DOCTRINE, UTOPIE ET LANGAGE : REPLI SUR LES TROIS ESPACES.

La connaissance et ses catégories fondamentales appuyant déjà l'idée d'un découpage du système architectural, il existe alors une deuxième source de repli pour le sujet connaissant pris en situation de projet. Les premières sont liées aux connaissances substantives, déjà évoquées ci avant (emphases des catégories,) les secondes sont liées aux connaissances procédurales et donc à l'interprétation de l'architecture comme projet.

Suite à cela, le découpage en trois espaces, si cher à Philippe Boudon, peut devenir une source de fermeture de chacun sur lui-même comme le découpage en catégories. On peut par cela argumenter

²¹ (Simon 2004)

²² (Boudon 2004)

²³ (Boudon et al. 2001)

quelques égarements de la théorie architecturale au cours du 20^e siècle : un repli sur l'espace réel réduirait la théorie à une simple doctrine, un repli sur l'espace conçu ou pensé se traduirait dans la référence aux utopies et un repli sur les médiums de l'architecture, remplacerait l'œuvre concrète par le langage architectural.

L'entreprise théorique de Philippe Boudon constituait à l'origine une alternative aux discours doctrinaux qui ont dominé l'histoire de l'architecture jusqu'au XX^e siècle. Comme le suggère les constructivistes, on peut toutefois estimer que tout discours doctrinaire n'est pas forcément problématique en soi. On peut le définir par un "ensemble de notions qu'on affirme être vraies, par lesquelles on prétend fournir une interprétation des faits, orienter ou diriger une action"²⁴. Cette définition pragmatiste d'une doctrine insiste sur sa relation à une finalité réelle à la différence d'une idéologie qui détournerait une connaissance en fonction de ses propres finalités.

Le langage monumental développé par Aldo Rossi dans les années 70, par exemple, fut repris doctrinalement par les architectes "néo-rationalistes"²⁵ des années suivantes. Ils partageaient alors les mêmes finalités, c'est-à-dire véhiculer une symbolique oubliée dans la ville contemporaine au travers de formes architecturales reconnues et pérennes. Le statut de doctrine de la connaissance architecturale reste nécessaire dans la majeure partie des cas ; la pratique architecturale ayant souvent besoin de buts clairs comme cadre de l'invention. Toutefois quand l'époque et ses valeurs changent, une doctrine peut facilement être descellée de ses fondements originaux au risque, une fois de plus, d'un retour à l'idéologie.

Avant de s'éteindre en "époque des doctrines", la modernité était "l'époque des avant-gardes". Une des particularités des avant-gardes est leur rapport aux utopies du 19^e siècle dans lesquelles un progrès social possible est annoncé pour l'homme par ses moyens techniques. Pour l'architecture, l'utopie prend la définition particulière du projet utopique. "Celui-ci (...) s'organise comme schéma spatial dans une société impossible, car il suspend et projette la réalité dans un univers sans histoire ; mais, (...) il désigne, de façon lumineuse, une voie de transformation"²⁶. La connaissance architecturale devient utopique quand elle traduit l'emphase de ses propres contenus moraux et éthiques et qu'elle s'impose comme objectif idéal de la conception.

Manfredo Tafuri, encore lui, établit dans *"la Sphère et le Labyrinthe"* l'histoire de l'influence des discours utopiques sur l'architecture depuis les lumières. Il note chez les avant-gardes la distinction nécessaire entre utopie et idéologie. Pour dépasser les contraintes liées aux théories progressistes du XIX^e siècle, l'idéologie d'avant-garde s'est mutée en utopie, projetant l'architecture dans son "destin" et non plus dans son présent. Au XIX^e siècle, la perspective théorique travaillait les contingences du présent et ne pouvait s'accorder avec l'idéal de progrès. En se muant en Utopie, la théorie gagna un statut de modèle à atteindre : une carotte pour l'architecte²⁷.

Enfin, plus proche de nous, les contenus de la connaissance architecturale ont connu un dernier souffle par l'idée que l'architecture était connaissable au travers de son langage. Cette influence de la linguistique - surtout structuraliste²⁸ - sur les théoriciens de l'architecture est liée à la critique vive du

²⁴ Définition du Petit Robert reprise par Bernard Huet (Huet 2003)

²⁵ Les architectes "néo-rationalistes" ont emboîté le pas d'Aldo Rossi et de Giorgio Grassi et ont défendu l'existence d'une discipline architecturale aux valeurs autonomes.

²⁶ (Gregotti 1982), pp. 25-26

²⁷ "La culture du XIX^e siècle a toujours ressenti la non-productivité du travail intellectuel comme une faute que les idéologies d'avant-garde s'efforceront d'effacer. Transformer l'idéologie en utopie devient alors un impératif catégorique. Pour survivre, l'idéologie doit se nier en tant que telle, briser les formes sous lesquelles elle s'est fixée, et se projeter toute entière dans la 'construction du destin' ? En ce sens, l'autocritique de l'idéologie, c'est le projet de contrôler les formes du développement par le moyen de 'l'idéologie réalisée.'" (Tafuri 1993), p. 49

²⁸ Le père du structuralisme est Ferdinand de Saussure pour lequel le langage est composé de signes réductibles au jeu entre deux composantes qui sont le signifiant et le signifié. Il inaugure dans son cours de linguistique générale une méthode permettant d'établir les structures du langage, systèmes qui assurent la pérennité des formes linguistiques.

volet internationaliste de l'architecture moderne des années 50. Cette influence se traduit par une série de recherches sur les fondements formels de l'architecture²⁹.

Seulement, l'analogie linguistique instaure la conception architecturale dans un espace sans lieu. Une vive critique de cette tendance a été permise par l'appel à la phénoménologie chez des auteurs comme Christian Norberg-Schulz – au départ structuraliste - ou Alberto Perez-Gomez. Dans les termes du second, une architecture construite principalement en référence à un langage passé comme celle d'Aldo Rossi ne peut qu'établir un registre de "formes inanimées"³⁰. Or, l'idée de principes formels autoréférentiels propres à l'architecture³¹ est encore actuellement défendue au prix de devenir une des dernières idéologies en date, alimentant au passage l'architecture déconstructiviste.

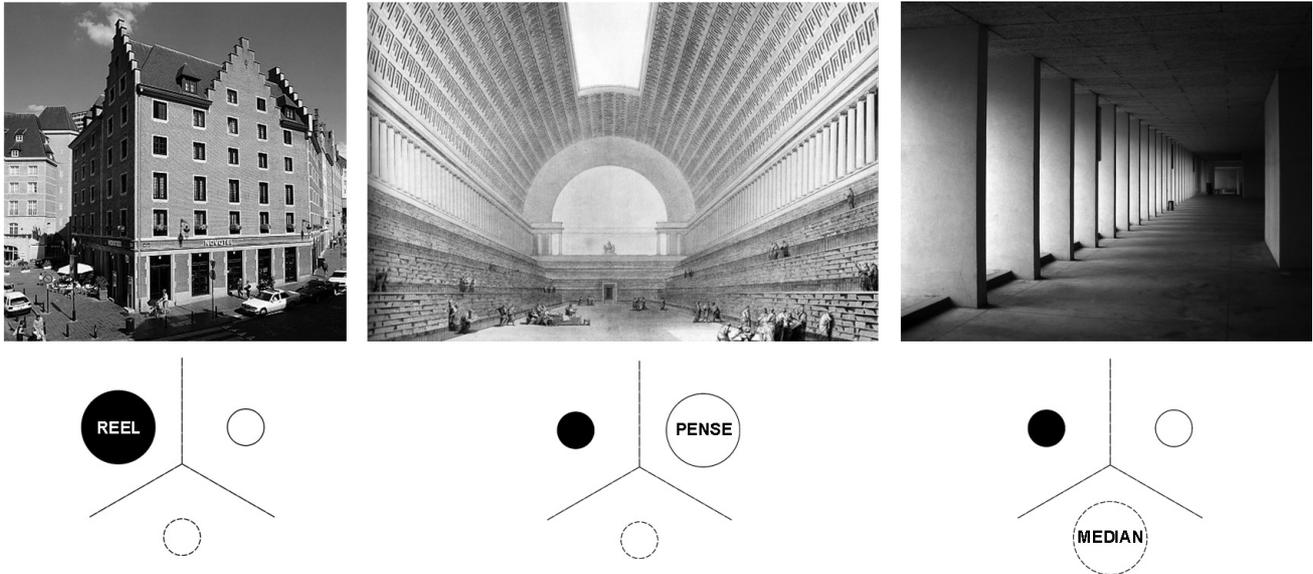


Figure 4: Le néo-rationalisme comme doctrine à Bruxelles. L'architecture révolutionnaire de Claude Nicolas Ledoux. L'architecture déshumanisée d'Aldo Rossi à Gallarate.

Le risque de la fermeture autour des espaces identifiés par Philippe Boudon doit pouvoir être écarté. Et cela, si et seulement si un discours doctrinaire est uniquement mobilisé autour des problématiques réelles qui l'ont vu se développer, si une utopie architecturale ne se concrétise jamais dans le réel, ou encore si la représentation architecturale, son langage, ne se dote pas de principes autoréférentiels. Questionner le rôle de la connaissance dans le projet architectural permet-il alors de reconnaître enfin ses qualités de médiations entre catégories d'une part, et entre espaces d'autre part ?

CONNAISSANCE ET PROJET ARCHITECTURAL : ENTRE LES CATÉGORIES, ENTRE LES ESPACES

Une fois resituée dans les relations avec l'espace réel, l'espace pensé et l'espace médian, on peut qualifier à nouveau la connaissance architecturale. L'hypothèse constructiviste veut que toute connaissance soit élaborée à des fins précises et soit liée à son contexte matériel et social d'élaboration. Par cela les constructivistes³², intègrent le caractère « opérationnel » de toute représentation de la connaissance et le caractère "phénoménologique" de cette même connaissance. "Le sujet ne représente alors pas des choses mais, des opérations (ou des interactions) et la connaissance qu'il en construit par des représentations est elle-même opératoire, ou active"³³.

²⁹ La typo-morphologie italienne ou les recherches de Peter Eisenman déjà évoquées sur la composition architecturale reflètent cette influence.

³⁰ (Perez-Gomez 2000)

³¹ Développés par Eisenman dans ce qu'il nomme la « dé-composition ».

³² Dont Philippe Boudon.

³³ (Lemoigne 2007), p. 73-74

Dans une de ses réflexions à portée épistémologique, Robert Prost relativisait la hiérarchie qui avait pu exister à une époque entre théorie et pratique. La théorie n'est pour lui "qu'une particularité parmi d'autres d'un regard que l'on applique sur un phénomène. Pour cette raison idéalement, elle devrait se retrouver présente presque partout en tenant compte cependant du fait que tout ce qui n'est pas pratique n'est pas forcément théorique³⁴." Il explique par exemple la réciprocité entre la connaissance nécessaire en amont au projet, sa conception, et la connaissance nécessaire en aval du projet, sa réalisation. Au lieu d'apparaître comme contrainte cette relation d'interdépendance est une aubaine pour reformuler le statut de la connaissance mobilisée.

Sans pour autant questionner le rôle opérationnel de la connaissance architecturale, Paul Alan Johnson fait un constat similaire dans son ouvrage de théorie générale. Il explique que "Le rôle de la théorie dans la pratique de l'architecture a été pensé pour guider la pratique, mais son effet a été en réalité de se faire le médiateur des décisions quotidiennes de la pratique au travers du discours, (...). Elle se fait le médiateur de la pratique de l'architecture en intervenant entre une proposition ou un concept et l'histoire de tous les propositions et concepts antécédents, qu'ils soient fictifs, non-construits ou construits."³⁵

Dans ces deux points de vue, l'activité de conception apparaît comme une activité notamment de communication dans laquelle la connaissance joue un rôle central. La spécificité parmi l'ensemble des processus de communication identifiables est la prise de cette communication avec le réel. L'activité de conception est souvent présentée comme un hybride entre la recherche scientifique qui questionne le réel et la pratique artistique qui explore le réel. La conception, elle, transforme le réel.

Cette interdépendance entre la connaissance et les instances du projet qu'elle gouverne par médiation appelle une notion clé des épistémologies constructivistes. La "circularité" d'une connaissance peut s'établir par la mise en relation de deux instances propres à l'architecture. Sa spécificité peut s'exprimer ainsi : d'après Jean-Louis Lemoigne, "l'intelligence (et donc l'action de connaître) ne débute ainsi ni par la connaissance du moi, ni par celle des choses comme telles, mais par celle de leur interaction ; c'est en s'orientant simultanément vers les deux pôles de cette interaction qu'elle organise le monde en s'organisant elle-même.(...) On ne peut plus dès lors séparer la connaissance de l'intelligence (ou de la cognition) qui la produit, et il nous faut entendre la connaissance par le processus qui la forme autant que comme le résultat de ce processus de formation³⁶."

Le même Jean-Louis Lemoigne explique d'ailleurs que cette même circularité est une source de l'autonomie de cette même connaissance³⁷. Chez Francisco Varela, le biologiste qui a contribué à populariser la notion chez les constructivistes, l'autonomie se définit comme tel : "l'autonomie signifie littéralement, loi propre. Pour voir ce que cela implique, il est plus facile de la contraster avec son image miroir, l'allonomie, ou loi extérieure. C'est ce que l'on appelle bien sûr, contrôle, Ces deux images, autonomie et contrôle, font une danse continue. L'une représente la génération, la régulation interne, l'affirmation d'une identité propre : une définition depuis l'intérieur. L'autre représente la consommation, l'intrant et l'extrait, l'affirmation de l'identité de l'autre : une définition depuis l'extérieur³⁸."

Alors que l'autonomie chez les architectes modernes et postmodernes n'était souvent exploitée qu'autour d'une fermeture disciplinaire. La perspective offerte par les épistémologies constructivistes évoque l'idée d'une autonomie indissociable de l'idée de relation. Le filtre de la connaissance architecturale est source de beaucoup d'égarements dans l'histoire de l'architecture du XXe siècle. En plus d'identifier les différentes catégories qu'elle rassemble, les différents acteurs qui la mobilisent et les différents espaces qu'elle articule, on ne peut que souligner ce dernier rôle de médiation. Une fois

³⁴ (Prost 1986), p. 109

³⁵ Traduit de l'anglais (Paul-Alan Johnson 1994), p. 33-34

³⁶ (Lemoigne 2007), p. 75

³⁷ (Lemoigne 2007), p. 79

³⁸ (Varela 1979), p. 20

remise dans son rapport dynamique et complexe à la conception architecturale, donc au projet, on doit certes abandonner l'idée de l'associer à une quelconque objectivité de type scientifique, mais on doit pouvoir écarter les replis à caractère idéologiques.

BIBLIOGRAPHIE

- Boudon, Philippe, Philippe Deshayes, Frédéric Pousin, et Françoise Schatz. 2001. *Enseigner la Conception Architecturale* □ : Cours d'Architecturologie. 2^e éd. Paris: Editions de la Villette.
- Capon, David Smith. 1999. *Architectural Theory: The Vitruvian Fallacy* □ : A History of the Categories in Architecture and Philosophy. Wiley-Academy.
- Foucault, Michel. 2001. Structuralisme et Poststructuralisme. Dans *Dits et Ecrits, tome 2* □ : 1976 - 1988. Gallimard.
- Goetz, Benoît, Philippe Madec, et Chris Younès. 2009. *L'Indéfinition de l'Architecture* □ : Un Appel. Editions de La Villette.
- Gregotti, Vittorio. 1982. *Le Territoire de l'Architecture*. Paris: L'équerre.
- Hanrot, Stéphane. 2003. *A la Recherche de l'Architecture* □ : Essai d'Epistémologie de la Discipline et de la Recherche Architecturales. L'Harmattan.
- Hays, K. Michael. 1998. The Opposition of Autonomy and History. Dans *Oppositions Reader: Selected Essays 1973-1984*, éd par. Michael K. Hays, IX-XV. 1^{er} éd. Princeton Architectural Press.
- Hitchcock, Henry-Russel, et Philip Johnson. 2001. *Le Style International*. Parenthèses.
- Huet, Bernard. 2003. *Sur un Etat de la Théorie de l'Architecture au XXe Siècle*. Quintette.
- Johnson, Paul-Alan. 1994. *The Theory of Architecture*. John Wiley & Sons Inc.
- Kaufman, Emil. 1981. *De Ledoux à Le Corbusier* □ : Origine et développement de l'architecture autonome. L'Equerre.
- Lemoigne, Jean-Louis. 2007. *Les Epistémologies Constructivistes*. 3^e éd. Presses Universitaires de France - PUF.
- Morales, Ignasi de Sola. 1996. From Autonomy to Untimeliness. Dans *Differences: Topographies of Contemporary Architecture*. MIT Press.
- Ockman, Joan. 1998. Form Without Utopia □ : Contextualizing Colin Rowe. Dans *Journal of the Society of Architectural Historians*, 57:448-456. University of California Press.
- Perez-Gomez, Alberto. 2000. La Notion de contexte en Architecture et en Urbanisme. Dans *Le sens du lieu*, éd par. Collectif. Ousia.
- Prost, Robert. 1986. Les Discours Théoriques en Architecture et le Rapport Connaissance/Action. Dans *La Recherche en Architecture: un Bilan International*, éd par. Odile Seyler et Jean-Louis Cohen, 107-112. Paris: Parenthèses.
- Rudofsky, Bernard. 1969. *Architecture Without Architects: A Short Introduction to Non-Pedigreed Architecture*. Hacker Art Books.
- Simon, Herbert A. 2004. *Les Sciences de l'Artificiel*. revue et complétée. Gallimard.
- Spector, Tom. 2005. *The Ethical Architect: The Dilemma of Contemporary Practice*. Princeton Architectural Press.
- Tafuri. 1993. *Projet et Utopie* □ : de l'Avant-garde a la Métropole. Dunod.
- Varela, Francisco J. 1979. *Autonomy and Autopoiesis*. s.l.
- Venturi, Robert. 1977. *Complexity and Contradiction in Architecture: Complexity and Contradiction in Architecture*. 2^e éd. Museum of Modern Art.